

revolver ou l'accrocher vivant à un de ces arbres, sans que nul ait le droit de m'en faire un crime, mais je veux être généreux et lui prouver que nous autres, bandits, ainsi qu'il a osé nous nommer, nous savons mieux que lui ce que c'est que l'honneur, qu'il n'a jamais connu : je veux lui laisser une chance d'échapper à cette mort qu'il a méritée, en croisant son épée déshonorée contre la mienne pure de toute souillure ; s'il refuse, il sera pendu.

Les bandits se regardèrent avec stupeur, ils ne s'attendaient pas à un pareil dénouement.

— Répondez, dit don Luis.

L'Alcade jeta autour de lui un regard consterné, il hésita un instant, puis il dit d'une voix qu'il essaya vainement d'affermir.

— Si j'accepte, dit-il, et que je triomphe dans ce duel ?

— Vous serez libre, dit don Luis sans hésiter.

Il s'éleva un tumulte effroyable ; les bandits trouvaient, avec raison, que c'était trop de générosité envers un tel misérable ; tout le monde criait et parlait à la fois, protestant et gesticulant, plusieurs carabines furent même dirigées contre l'Alcade.

— Je le veux ! cria don Luis ; vous avez juré de m'obéir, si vous manquez à votre serment, je brise mon épée, vous choisirez un autre chef.

Les bandits courbèrent la tête.

— S'il me tue, il sera libre ! reprit don Luis.

— Nous le jurons ! répondirent les bandits.

— A la bonne heure, reprit le jeune homme, merci, compagnons, je vois que je commande à des gens de cœur ! et se tournant vers l'Alcade : Acceptez-vous ? lui dit-il.

— J'accepte, répondit celui-ci, qu'on me donne une épée.

— Sidi Muley, prêtez votre épée à cet homme.

— Jamais, senor ! s'écria le spahis avec horreur.

— Voici la mienne, dit Aramburi ; cet homme est lâche, je vois la mort dans ses yeux.

Et il lui jeta son épée avec un geste de dégoût.

L'Alcade la ramassa avec un sourire étrange ; il comptait sur son habileté extraordinaire dans le maniement de son arme, pour se venger de son ennemi, c'était un dernier secours que lui donnait le démon.

Les deux hommes tombèrent en garde ; les fers se croisèrent avec un froissement sinistre.

Donna Mercedes s'était affaissée sur elle-même, et le visage caché dans ses mains, elle priait.

Tout son courage l'avait abandonné.

Un silence funèbre planait sur cette scène d'un intérêt si palpitant.

Les premières passes furent prudentes et même un peu molles ; les deux adversaires se tâtaient, ils s'observaient.

Tout à coup don Manuel Belgrano fournit coup sur coup plusieurs bottes avec une rapidité effrayante, don Luis les para toutes de pied ferme par un simple mouvement du poignet ; mais sans riposter, avec l'aisance et la désinvolture d'un prévôt dans une salle.

L'Alcade pâlit, il comprit que son adversaire possédait une habileté au moins égale à la sienne, il voulut redoubler, espérant le fatiguer.

Mais il n'en eut pas le temps, don Luis l'attaqua par une série de dégagements, sans le laisser respirer, et le menaçant de tous côtés à la fois avec une telle vigueur, et une rapidité telle qu'il en était ébloui.

L'épée du jeune homme semblait se lier et se tordre comme un serpent autour de celle de son adversaire.

Tout à coup il fit un pas de retraite, trébucha, et se découvrit.

Rapido comme l'éclair l'Alcade se fonda à fond.

— A présent, tu es mort ! s'écria don Luis, les dents serrées par un sourire étrange.

Prompt comme la pensée, en voyant son ennemi tomber dans le piège qu'il lui avait tendu, il fouetta l'épée de son adversaire d'un coup si sec qu'elle lui échappa des mains, et en même temps, se fendant à fond à son tour :

— Au cœur ! dit-il.

L'épée disparut dans la poitrine de l'Alcade jusqu'à la poignée.

Celui-ci tomba comme une masse, sans même pousser un cri ; avant de toucher le sol, il était mort, l'arme de don Luis lui avait traversé le cœur de part en part.

A la vue d'un si beau coup les bandits muets et tremblants jusqu'alors poussèrent des cris de joie frénétiques.

Donna Mercedes se releva d'un bond et se jeta dans les bras de son mari en criant :

— Luis ! Luis ! j'ai cru mourir !

— Pauvre chère enfant, dit son mari en l'embrassant tendrement ; Dieu était avec moi, car ma cause était juste.

L'enthousiasme des bandits dépassait toutes les limites, leur admiration pour leur nouveau chef était extrême, les mots leur manquaient pour l'exprimer, jamais ils n'avaient vu se servir ainsi d'une épée ; don Luis avait grandi de cent coudées dans leur esprit ; avec un pareil chef, ils ne croyaient plus que rien ne leur fût impossible.

— Hein ? que dites vous de cela ? criait Sidi Muley avec orgueil.

— Bah ! ajoutait Camacho, il en a fait bien d'autres.

— Ce n'est rien que cela, vous verrez plus tard.

— Carai ! grommelait Aramburi, voilà un homme !

Enfin, on ne tarissait pas, on chantait sur tous les tons les louanges du nouveau chef.

— Maintenant, compagnons, dit don Luis après avoir réclamé pendant quelques instants le silence, le coupable est puni, pardonnons à ces pauvres diables d'alguaizils, ils font leur métier en nous arrêtant lorsqu'ils le peuvent, comme nous faisons le nôtre en les houspillant quand l'occasion s'en présente, laissons-les aller, ils ont reçu aujourd'hui une leçon dont ils se souviendront.

— Qu'ils s'en aillent ! qu'ils s'en aillent ! crièrent les bandits.

— Un moment, dit Sidi Muley, je ne demande pas mieux que ces pauvres diables décampent, mais l'espion prussien s'est mêlé d'affaires qui ne le regardaient pas, il faut qu'il soit puni.

— C'est vrai ! dirent les autres.

— Approche, misérable, lui dit don Luis.

Peters Batt s'approcha en tremblant.

— Cette fois est la troisième que je te rencontre sur ma route, misérable.

— Seigneurie... murmura-t-il en geignant.

— Silence ! accroche le corps du brigand que j'ai tué au plus prochain arbre, hâte-toi.

L'espion courba l'échine et se mit en mesure d'obéir.

— Quant à vous, dit don Luis en s'adressant aux alguaizils, partez sans regarder derrière vous, et prenez garde de ne plus retomber dans mes mains.

Les alguaizils ne s'attardèrent pas à remercier leur généreux vainqueur ; ils redoutaient tellement que l'ordre fût révoqué, qu'ils